

# L'impact de la Première Guerre mondiale sur l'avifaune

Malik Debbaoui

*La crise sanitaire que nous venons de vivre, qualifiée de « guerre » par le Président de la République, a permis à tous de prendre conscience de l'impact négatif de certaines de nos pratiques sur l'environnement. Durant cette période, l'arrêt brutal de la machine économique a eu des effets positifs sur l'environnement alors « qu'en même temps » le confinement et l'absence de promeneurs en milieu naturel profita aux braconniers. Certains d'entre nous, en témoigne l'augmentation du nombre de messages publiés sur le groupe de discussion, ont trouvé dans l'ornithologie un exutoire à cette période difficile. Cet article vous propose de passer en revue l'effet d'une autre situation de crise sur l'avifaune : la Première Guerre mondiale.*

*La Première Guerre mondiale a marqué un tournant dans l'histoire des conflits armés à plus d'un titre. Un des faits les plus marquants de cette guerre fut l'apparition de nouvelles armes et l'utilisation de nouvelles technologies permises par l'industrialisation et l'émergence de théories de production de masse. Grenades, obus, gaz chimiques, sous-marins, chars de combat, aviation : ces nouvelles armes vont avoir une empreinte considérable sur l'environnement, encore visible aujourd'hui dans les zones les plus touchées. Les oiseaux ne sont pas épargnés par le conflit, et si l'on connaît tous le rôle crucial des pigeons voyageurs, le sort des autres espèces est beaucoup moins connu.*

## **Bouleversement économique et espèces allochtones**

Au début du siècle dernier, le port de Marseille était déjà un carrefour commercial important en Méditerranée. Le commerce d'oiseaux exotiques, galvanisé par les conquêtes coloniales européennes était bien implanté et fournissait de nombreux spécimens aux grands marchés belges, anglais et allemands (Rousseau, 1915). La déclaration de guerre eut comme effet l'arrêt net des échanges entre pays voisins et l'effondrement du

commerce d'oiseaux exotiques. Les commerçants voulant s'éviter les frais d'entretien et de nourrissage n'hésitèrent pas à leur ouvrir la cage. Alors que les guerres font traditionnellement de nombreux prisonniers, voilà que des centaines de « libérés de guerre » s'envolèrent de leur prison ! Perruches, Paddas, Capucins à bec d'argent, Bengalis rouges, Euplectes ignicolores et autres curiosités élurent domicile en plein centre-ville où les habitants, encouragés par la municipalité, se chargèrent d'apporter l'aide alimentaire

nécessaire à ces nouveaux becs affamés. Mais alors que de nos jours la perruche à collier parvient même à supporter l'hiver breton, tous les échappés de l'époque disparurent aux premiers coups de froid. Dans la plupart des zoos européens, la situation fut différente puisque les oiseaux captifs furent tout simplement tués pour ne pas avoir à dépenser l'argent nécessaire à leur entretien (Gladstone, 1919).

### **Les oiseaux sur le champ de bataille**

Sur le front, les oiseaux virent leur quotidien bouleversé du jour au lendemain par l'arrivée massive de soldats. Aux chants des oiseaux succèdent les mitrailles, les explosions d'obus et les vrombissements des avions. Les armes chimiques font également leur apparition : chlore, phosgène, gaz moutarde. Ces gaz étant plus lourds que l'air, ils stagnent au niveau du sol. La faune du sol était donc la victime principale de ces gaz. Les oiseaux quant à eux semblent moins touchés, ils fuient les nappes de gaz en émettant des cris. Le mouvement et le bruit de ces « oiseaux de mauvais augure » devinrent rapidement une alarme pour les soldats lors d'attaques chimiques surprises.

Sur le champ de bataille, on pourrait s'attendre à un « no bird's land », des nuances sont à apporter. En effet, de nombreux écrits de soldats témoignent de la forte présence des oiseaux au milieu des affrontements "les Passereaux vaquent à leurs occupations habituelles, ils sont cependant bien dérangés par les allées et venues de tous nos soldats, mais ne s'en soucient guère ; ils se sont accoutumés au bruit, à la circulation, sans craintes du danger.[...] Les Ramiers vont à tire-d'aile dans la direction des tranchées ennemies et l'éclatement des obus ne les trouble pas." (Rousseau, 1915). L'avifaune sur le front était d'ailleurs très diversifiée, un soldat comptabilisa une

soixantaine d'espèces d'oiseaux en l'espace de quelques semaines. L'augmentation du nombre d'oiseaux au printemps était d'ailleurs un sujet commun dans les lettres de soldats à leur famille et influait positivement sur le moral des troupes « tous ces petits porte-bonheur amènent la joie de vivre et une diversion salutaire aux heures de repos » (Rousseau, 1915).

Certaines espèces profitent même de la pullulation des rats et des mouches attirés par les cadavres et les excréments. Faucons crécerelles et chouettes chevêches se perchent ainsi sur les barbelés du champ de bataille en quête de rongeurs. Les rapaces nocturnes sont également appréciés des soldats qui voient en eux un moyen d'éliminer les rats « les anciennes croyances qui les déshonorent semblent être tombées en vétusté ; plus aucune superstition à leur sujet, tous savent que les vivres seront préservés des nombreux rongeurs, grâce à leur police nocturne... » (Rousseau, 1915). Martinets et hirondelles volent à basse altitude au-dessus des tranchées afin de profiter également des nombreux insectes présents.

Aux États-Unis et au Canada un traité fut d'ailleurs signée dans le but de protéger les oiseaux insectivores. Un monument fût même érigé à Los Angeles avec inscrit « Aux petits soldats qui protègent nos récoltes à destination des français, notre production de coton à des buts chirurgicaux et nos forêts pour construire nos navires et nos avions. » (Gladstone, 1919). En Grande-Bretagne, au contraire, l'intérêt des oiseaux pour lutter contre la prolifération des insectes fut beaucoup moins important. Les oiseaux étaient surtout vus comme des pilliers de cultures et donc des ennemis de guerre. Des « Sparrow Clubs » étaient même créés et des raids organisés pour détruire bouvreuils, gros-



*« Des hirondelles se perchaient sur les lignes télégraphiques d'une ville en ruine »  
Illustrated London News*

becs, merles et étourneaux. Indignés du sort réservés aux oiseaux, 14 ornithologues signèrent une tribune dans le « Times » du 24 avril 1918 afin de mettre à l'honneur le bénéfique que les oiseaux apportaient aux agriculteurs en ces temps de guerre.

Les combats en mer étaient également sources de nombreux problèmes pour les oiseaux marins. Des centaines d'oiseaux sont retrouvés morts sur les côtes de la Manche, victimes des marées noires engendrées par les torpillages de navires (5000 navires de commerce et 100 navires de guerres sont coulés pendant les quatre ans de la Grande guerre). À l'été 2016, 269 guillemots étaient retrouvés recouverts d'huiles sur les côtes écossaises (Scottish Naturalist, 1917) "Des nappes d'huile, très fines, flottent à la surface de la mer, les brisants sont noirs de pétrole, des galettes chocolatées de 15 cm d'épaisseur s'accumulent sur le rivage. Les oiseaux contaminés sont en grande détresse, figés sur des rochers ou échoués sur le rivage, emballés dans le fuel, ils ne peuvent ni voler, ni plonger." (Gladstone, 1919). Les navires et sous-marins coulés durant le conflit continuèrent pendant plusieurs années après la fin de la guerre à laisser s'échapper de grandes quantités d'hydrocarbures entraînant l'échouage d'oiseaux marins sur la côte.

Les batailles navales avaient d'autres conséquences sur les oiseaux marins. Le torpillages des bateaux entraînaient la mort de milliers de poissons à proximité, les goélands en profitaient alors et se ruiaient en quête de proies faciles (Zoologist, 1915). Les goélands étaient également la cible des marins qui voyaient en eux un bon moyen de s'entraîner au tir au fusil.

Le braconnage était pratiqué près des tranchées. Le prix de la poudre ayant explosé, c'est avec des collets que les braconniers

attrapèrent les oiseaux, au grand désarroi de certains soldats protecteurs de la nature « je dois dénoncer une pratique venue du Midi qui menace inutilement et sans profit les Passereaux. Il m'a été donné de trouver dans les friches et les plants environnants des lacets faits pour la destruction de nos Oiseaux utiles [...] Mes hommes sont devenus de véritables protecteurs, ils détruisent tous les pièges et mettent en fuite les rôdeurs sinistres" (Perron, 1982).

### En zone désertée

Les impacts de la guerre ne sont pas visibles uniquement sur le front mais aussi en zone désertée. L'absence totale des hommes sur une large portion du territoire français entraîna localement une forte diminution de la pression de chasse, une aubaine pour les espèces qui virent un moment de répit. Le cas de la buse variable en est un bel exemple : Outre-Manche, la chasse de la buse diminua fortement dans les territoires désertés. Cette pause entraîna une augmentation de la répartition de l'espèce au sud de l'Angleterre et à la frontière avec le Pays de Galles alors qu'avant la guerre, les populations anglaises étaient au plus bas (Witherby, 1924 in N.W.Moore, 1957).

Le manque de nourriture et les restrictions alimentaires entraînaient une augmentation du braconnage en zone désertée. Au Royaume-Uni, les œufs produits par les poules étaient réservés aux soldats, ce qui entraîna une raréfaction et une augmentation de leur prix dans les marchés anglais. La récolte des œufs d'oiseaux de falaise était alors organisée et encouragée par le Conseil d'Agriculture d'Écosse : mouettes, puffins, pingouins et guillemots étaient les cibles principales. Les journaux anglais publiaient également des recommandations sur les espèces d'oiseaux que

l'on pouvait chasser sans crainte : le Fou de Bassan, les cigognes, les goélands et les cormorans étaient les principales espèces convoitées (Daily Mail, 25.i.18). Ces journaux furent "dévotés avec avidité" (Gladstone, 1919) par la presse allemande qui s'en servait alors pour convaincre leurs soldats que les anglais étaient en train de mourir de faim et étaient donc contraints de manger de tels oiseaux ... Mais les journaux germaniques avaient la mémoire courte car le gouvernement allemand avait également ordonné dès mai 1916 de chasser les corbeaux, les moineaux, les étourneaux et les cigognes dans un but alimentaire (Westminster Gazette, 13.V.16).

### **Conclusion**

Les guerres et les conflits armés marquent profondément les sociétés humaines. Que ce soit d'un point de vue économique, artistique, politique et psychologique. L'impact de la guerre sur l'environnement est cependant beaucoup moins étudié. Ban-Ki moon, ancien secrétaire général des Nations unies a d'ailleurs déclaré lors de la Journée internationale de la prévention de l'exploitation de l'environnement en temps de guerre que « l'environnement a longtemps été une victime silencieuse de la guerre et des conflits armés ». L'ONU a par la suite voté plusieurs mesures afin de renforcer la protection des ressources naturelles en période de conflit.

Comme montré dans l'aperçu présenté ici, la guerre a principalement trois conséquences sur l'environnement :

- Une destruction à grande échelle sur les lieux de combats.
- Une détérioration de l'état de droit et des disettes entraînant le braconnage et la mise en place d'un marché noir.

- Des flux humains entraînant à certains endroits une grande pression sur l'environnement causée par une concentration d'hommes sur de petits territoires et à d'autres endroits une diminution de cette pression causée par une dépopulation.

Ces épisodes douloureux de nos sociétés montrent également le lien fort qui existe entre l'Homme et les oiseaux, qui se révèlent avoir un impact positif sur le moral de la population en temps de guerre. Après la première guerre mondiale, l'État français s'approprie plusieurs terrains devenus trop dangereux pour l'agriculture ou la sylviculture. En 1929 commence une grande campagne de boisement des anciens champs de bataille. En 1932, après un débat national pour décider du reboisement de Verdun, 28 millions d'arbres sont plantés (Amat, 2015). Les blessures de la guerre sur l'environnement sont peu à peu cicatrisées. Mais malheureusement pour nos amis à plumes tout comme pour les Poilus, la « der des ders » verra très rapidement son surnom galvaudé par un aigle marchant au pas de l'oie...

### **Bibliographie**

- Amat J.-P. (2015). Les Forêts de la Grande Guerre. Histoire, mémoire, patrimoine. 548p.
- Gladstone H. (1919). Birds and the war. 222p.
- Moore N.W. (1957). The past and present status of the buzzard in the British isles. British birds. 173-197.
- Perrin L.(1982). Avec la piétaille 1914/1918. Mémoire d'un poilu Bressan.137p.
- Rousseau L. (1915). Observations zoologiques faites sur le front. Bulletins de la société nationale d'acclimatation. 333-336.
- Witherby, H. F. (1924). A Practical Handbook of British Birds. p. 144.



*« Une cigogne avait pris l'habitude de visiter nos avions » Hugh Gladstone.*